2907

1795

Pingeron

Vuton / Convention 1795 32

Pingeron

Remède à nos maux

8 p 8°

Petite brochure ...

an 3.

1795

REMEDE A NOS MAUX.

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum. HORAT.

DANS une République naissante, il seroit absurde de vouloir exiger que les institutions qu'elle suppose, pour le bonheur de ceux qui ont adopté ses lois, doivent atteindre de plein vol le dernier dégré de perfection. Par-tout où se voient les ouvrages des hommes, par-tout se font remarquer des défauts : de là est venu cet ancien adage, *Errare humanum est*, il est de l'homme de se tromper.

Le sage pénétré de cette maxime fondée sur une longue expérience, loin de s'agiter et de *s'insurger* pour remédier aux malheurs qui peuvent l'accabler, s'attache au contraire à découvrir leur cause, à la combattre de sens froid, et oppose la constance avec le courage à la sévérité du sort.

C'est par une pareille conduite qu'il goûte bientôt les avantages après lesquels il soupire, que l'ordre public n'est point interverti par de vaines clameurs; et que la *malveillance* ne sçauroit profiter de ses inquiétudes. J'entends par malveillance le jeu des passions de certains ambitieux dont l'amour propre semble froissé par des projets qu'ils n'ont pas imaginés, et qui veulent faire échouer ceux de leurs collegues ou de leurs rivaux.

Dans l'ancienne Rome c'étoit un crime de désespérer de la chose publique, et le salut du peuple y étoit la suprême loi. Voila, Citoyens, dans les circonstances pénibles ou nous sommes, notre

A.

regle de conduite toute traceé.

Unité dans nos volontés, célérité dans nos opérations, et sur tout loyauté et franchise dans notre conduite.

Tout Empire divisé périra, a dit depuis plusieurs siecles le plus sage des hommes ; conservons cette unité par notre confiance dans l'assemblée de nos mandataires, et dans l'orage politique où se trouve le vaisseau de la République, laissons le soin de la manœuvre aux pilotes et aux matelots.

Le grand article des *subsistances* cause la plus vive et en même tems la plus juste des inquiétudes, mais en s'ameutant, en murmurant, on ne fait que les éloigner, car la malveillance qui profite de tout, ne manque jamais de repandre au loin que votre patrie est en proye à la discorde, qu'il n'y a plus de sûreté pour le vendeur, puisque les acheteurs sont aux prises les uns avec les autres. Cette calomnie vole de bouche en bouche, tandis que le calme et la tranquillité rappelleroient bientôt l'abondance.

Que la cupidité soit réprimée chez le vendeur par le mépris et la censure de l'acheteur, et que le nom du citoyen véritablement digne de ce beau titre, soit proclamé, lorsque celui qui le portera, se sera contenté d'un gain légitime ; que l'agiotage soit regardé comme l'infâme profession d'espion et de proxenete;lacensure que vous avez tous droit d'exercer, Citoyens, tiendra lieu d'une loi coërcitive, et sans buchers, sans échaffauds, le débitant avide se trouvera rappellé à ses devoirs, Abuser de la calamité publique ou de l'imprévoyance de ceux qui auroient dû veiller pour nous, puisque nous leur avions confié nos intérêts, est un véritable crime de lèze-humanité et de leze-nation.

De pareils moyens adoptés par une nation qui mit toujours le plus grand prix à la réputation

d'homme *probe*, et qui venant surtout d'adopter le régime républicain, doit enchérir encore plus sur son ancienne conduite à cet egard, produiront nécessairement le meilleur effet. Si par l'union et par la concorde, de petites nations sont parvenues au plus haut degré de gloire, que ne doit-on pas espérer de ces deux belles vertus chez le premier peuple du monde, qui a rendu à l'homme toute sa dignité, en ne lui laissant que sa raison pour souveraine ? De la constance, Citoyens, du courage; mais que le passé nous serve de leçon pour l'avenir. Défions-nous de l'idée trop avantageuse que nous avons de la fértilité de notre sol. Redoublons de zéle pour mettre en valeur tous les terreins vagues mais susceptibles de culture.

Fatio Duillé, génévois, qui a écrit en anglois sur le meilleur parti que l'on pourroit tirer des murs des vergers (*a*), vouloit que l'on tirât avantage même des toits, en y faisant croître de la vigne ou plutôt en dirigeant sur leur pente la végétation d'une treille inclinée dont le plant tireroit sa nourriture de la terre que l'on placeroit dans des caisses sur les murs de refend ou pignon, lorsque cette ressource seroit praticable.

Sans adopter cette idée qui nous paraîtra bisarre, quoiqu'elle changeât, à notre profit, en l'aspect riant du sejour de Bacchus, celui du triste alignement des tuilles ou du deuil éternel des couvertures en ardoises, ne pouraoit-on pas parer les façades de nos maisons qui regardent le midi, le levant

(*a*) *Fruits Wall improved 1. vol. in-4. très-mince à Londres 1757.* On en trouvera un extrait dans un ouvrage periodique prêt à paraître sous le titre ANNALES DE L'INDUSTRIE ou notice de toutes les découvertes qui se feront dans la double carrière des arts et metiers; ouvrage pour lequel l'auteur de cet écrit a pris date devant le public depuis plus de 15 ans, et pour lequel il a ramassé pendant plus de 30 années de voyage des matériaux précieux.

et le couchant, de belles treilles, lorsque le soleil pourroit les vivifier par ses rayons.

Des greniers publics ou de simples depôts de grains (établis dans chaque canton, et formés par la contribution des fermiers, en raison de la quotité de leur culture, assureroient à jamais la subsistance des citoyens; ceux-ci desormais sans inquiétude sur leur subsistance, n'auroient plus qu'a bénir le gouvernement sous lequel ils vivent. Dans une année stérile, les grains renfermés dans ces dépôts seroient vendus à un prix moderé et au bénéfice des fermiers qui les auroient fournis. Les campagnes étant seulement approvisionnées pour quatre mois, on laisseroit au commerce intérieur des grains la plus grande liberté, sans jamais permettre l'exportation des fromens hors le territoire de la republique.

Cessons de nous en rapporter à la concurrence des vendeurs de la même denrée pour en espérer le bon marché. La cupidité réunit tous les mêchans et ceux-ci sont pour le malheur de la société, en très-grand nombre. Les grains doivent être toujours taxés à un prix raisonable qui favorise la culture sans ruiner le consommateur.

C'est l'industrie qui crée, celle de l'artisan qui modifie les productions de la nature pour nous en faire jouir, qu'il convient d'encourager pour obtenir de la concurrence des artisans du même genre, et dans la même classe, le bon marché; il n'en est pas ainsi des marchands qui ne créent rien et qui ne font que dispenser le manufacturier de perdre une trop grande partie de son tems pour vendre le produit de l'industrie de ce dernier. C'est l'énorme multitude des marchands de denrées de première nécessité, qui assure la concurrence dans les acheteurs, vis-à-vis du cultivateur qui n'en abuse que trop. De-là vient la prodigieuse et l'énorme cherté des comestibles.

La multiplicité des signes des valeurs peut à la vérité, donner lieu à la hausse subite des denrées, je l'avoue, mais ce ne devroit être que chez un peuple *d'égoïstes*, et non chez des Républicains, qui doivent se regarder tous comme des frères.

Les assignats sont en grand nombre, j'en conviens, mais ils sont hipothéqués sur le décuple de leur valeur. Quel est celui d'entre nous, qui se refuseroit à prendre pour argent comptant une lettre de change acceptée par un banquier bien connu, vû la facilité qu'elle lui procurera de transporter sans frais, une partie de sa fortune, et celle de la cacher aux yeux de la cupidité et de la mauvaise foi ? Soyons donc conséquens, Citoyens, recevons avec la même confiance les assignats; rendons-leur leur valeur primitive, ou consentons à passer aux yeux de l'homme sans passion pour inconséquens et pour injustes envers notre mere commune qui ne nous demande enfin aucun sacrifice.

Si vous étes républicains dans le cœur, comme vous l'avez juré, si vous étes sincérement patriotes, ayez quelques égards pour mes exhortations.

Unisssons-nous dès ce moment n'ayons qu'une même intention, ne formons plus qu'un faisceau, cessons de porter la douleur dans le cœur de nos représentans par une défiance odieuse, faisons des vœux pour le succés de leurs travaux; enfin aidons-nous réciproquement, vouons une haîne implacable à l'usurier connu, au fauteur du royalisme, du terrorisme, combattons sur-tout l'ignorance de nos frères égarés, instruisons-les par nos discours et surtout par nos exemples. Disons-leur en peu de mots ce qu'ils doivent pratiquer. Disons leur ce qu'ils penseroient d'une société d'amis qui s'agiteroient dans une barque battue par la tempête, quand il faudroit attendre de sang-froid le retour du calme et sans troubler la manœuvre.

La paix, la patience, la concorde, voilà, Citoyens, le remède que je vous propose ; il est certain et garanti par l'expérience.

Si des écrits destinés à nous instruire, n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance et nos préjugés, sous le despotisme, sentez aujourd'hui, sous celui de l'égalité et de la liberté, qu'un pamphlet offert par un vieillard à ses concitoyens, du bonheur desquels il s'est constamment occupé pendant le cours d'une longue vie, avec autant de zèle que de désintéressement, peut avoir quelque prix.

Faisons disparaitre de ces frontières, ces limites qui séparent l'Attique de la Grèce et la Grèce des provinces des Barbares (*a*), disoit un Sage de l'antiquité ; si vous voulez être heureux et faire triompher cette vertu qui est supérieure à l'amour de la patrie, l'humanité. Ne pourrois-je pas vous dire comme ce même Sage, Citoyens, faisons disparaitre ces haînes, ces jalousies et ces rivalités qui divisent les nations. La nature a-t-elle fait les hommes pour se dévorer ? si elle leur ordonne de s'aimer, c'est surtout dans le tems de crise où nous nous trouvons. Tel est le remède à nos maux que je vous propose,

Trait de vertu républicaine.

Vers le milieu de ce siècle, la république de Génes fut sur le point d'être comptée au nombre des vastes possessions de la maison d'Autriche en Italie ; déjà sa capitale étoit sur le point d'être envahie par les troupes de cette puissance ambitieuse, lorsque ses habitans irrités par les mauvais traitemens qu'ils re-

(*a*) Le mot *Barbare* vient de l'arabe *Bahra Bahra* qui veut dire étranger; il paroit que les Grecs lui avoient conservé cette signification qui est bien eloignée, comme on le voit, de celle que nous lui donnons. Il est vrai que ces étrangers étoient moins polis que les Grecs et mal policés.

cevoient des vainqueurs, s'insurgèrent et volèrent au Sénat pour demander des armes. Les Sénateurs délibéroient sans rien conclure, dans la crainte de se comprometre ; le peuple prit enfin une résolution et secoua le joug. Pour profiter de ce premier avantage, il falloit des fonds et le trésor public étoit épuisé. Le Sénat se rassemble ; comme il se disposoit à décreter de nouvelles charges sur le peuple, pour faire face aux dépenses publiques, un des Sénateurs appellé Grillo et surnommé *matto*, c'est à dire le *singulier*, pour ne rien dire de plus, s'amusoit à répandre des bouts de corde dans la salle. On lui en demande la raison et pour quel usage. *C'est*, répondit-il, *pour ce pauvre peuple auquel il ne restera plus d'autres ressources que de se pendre.* Quel parti prendre ? lui répliqua-t-on, *suivre mon exemple*, reprit matto Grillo ; à l'instant ce Sénateur véritablement patriote donne un signal et l'on vit bientôt entrer dans la salle du Sénat, des crocheteurs chargés de sacs remplis d'or et d'argent qu'ils versent sur le parquet. *Que chacun de vous suive mon exemple*, reprit ce patriote, *et le peuple ne sera point écrasé.* Les autres Sénateurs s'éxécutèrent, et les habitants de Gènes ne furent point accablés par de nouveaux impôts.

Citoyens opulens, n'admirez point stérilement ce bel exemple ! imitez-le, que les magasins du riche marchand s'ouvrent, que les denrées qu'ils recèlent en sortent pour être vendues à un prix raisonnable ; et vous fermiers qui tenez captifs dans vos granges les dons de Cérès par une atroce avarice, ouvrez vos greniers, ne permettez pas que l'aurore du plus beau jour qui va luire sur les hommes, celui où commencera le règne paisible de la liberté et de l'égalité, sous la protection de la loi, soit souillée par l'hideuse famine. Rappellez-vous que nous avons tous juré de vivre en fréres et que nous trahirions

nos sermens, si le vil égoïsme et la basse avarice avoient plus longtems des autels parmi nous.

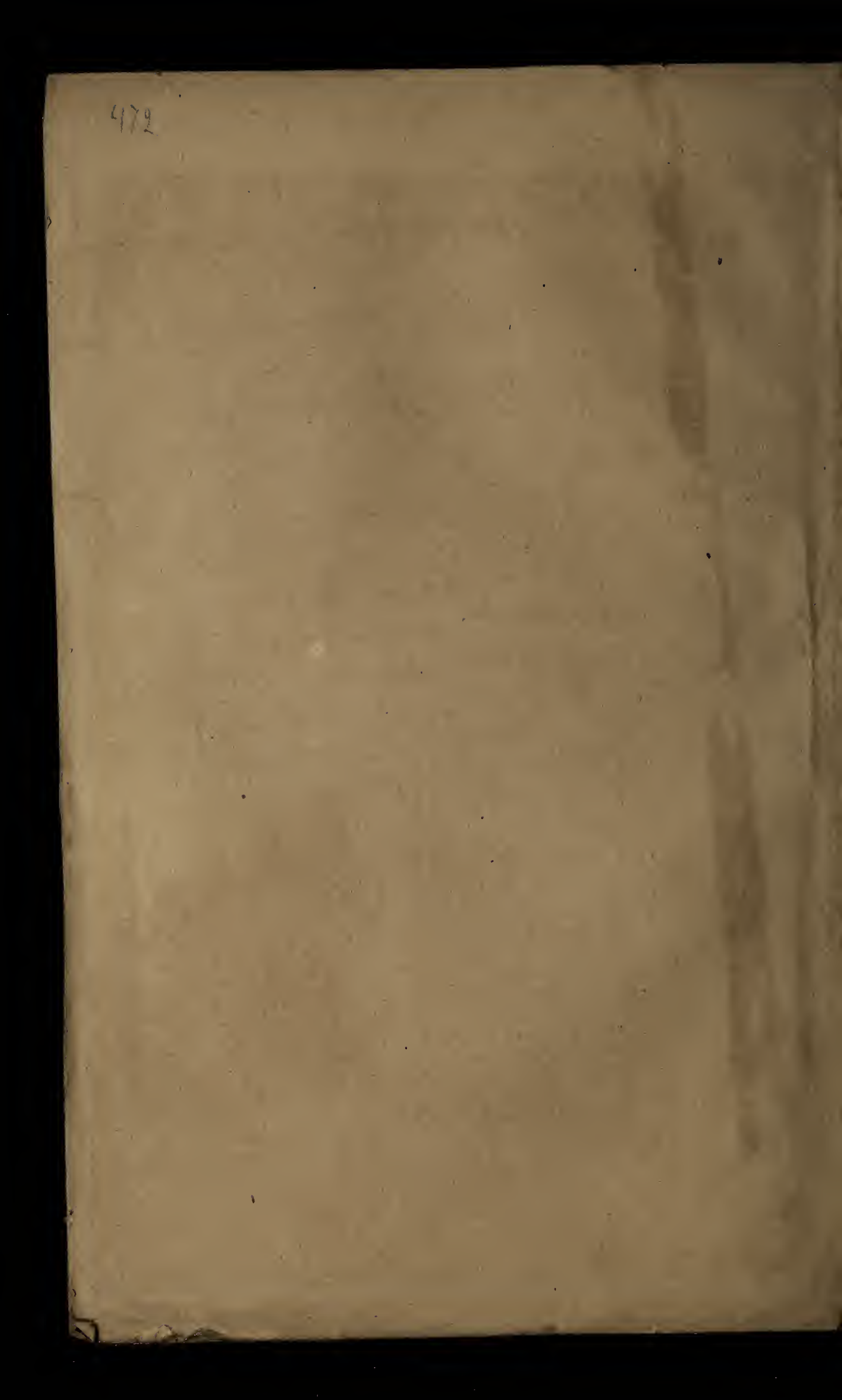
J. C. PINGERON.

N. B. Je crois devoir profiter de la publicité de ce pamphlet pour annoncer à mes concitoyens la prochaine édition d'une nouvelle production de ma plume, ayant pour titre : DESCRIPTION ET USAGES de tous les instrumens qui entrent dans les étuis et les cassettes de mathématique soit françaises soit angloises, dans la pratique de l'arpentage, de la Géométrie-pratique, de la Gnonomique et de l'Architecture civile, militaire et nautique. On observera que depuis Bion qui a écrit sur les instrumens de mathématique, dans le siècle dernier, on a imaginé une infinité d'instrumens en Angleterre, en France et en Allemagne, dont la description ne se trouve nulle part; l'ouvrage que j'annonce est absolument neuf, et manque ; il sera publié au prix le plus modéré, et par la voie de la souscription.

Item. Le traité de l'art de peindre le païsage dans lequel se trouvent de nouvelles vûes sur la théorie et la pratique de la peinture en général ainsi qu'un traité complet de l'art de laver les plans et les cartes géographiques et marines ; ensemble un Traité abrégé de Perspective en faveur des artistes. Ces deux ouvrages seront sous le format in-8. et imprimés en caracteres neufs. Les planches seront gravées avec soin.

Item. Instruction pour un voyageur patriote, contenant un receuil de questions rangées méthodiquement que tout citoyen qui veut voyager pour le plus grand avantage de sa patrie et pour son utilité particuliere, devroit faire dans les contrées qu'il se propose de parcourir, aux fins d'en connoitre parfaitement le phisique et le moral. ouvrage traduit de l'anglois du comte Léopold Berchtold chevalier de l'ordre militaire de St. Etienne de Toscane. 2 Vol. in 8. Cette production littéraire ne peut manquer d'être accueillie dans un moment où tout va se régénérer dans la république française, et où l'on ne peut manquer de sentir qu'il importe infiniment pour son bonheur, d'y naturaliser l'industrie des étrangers, et d'y faire fleurir les sages institutions dont nous aurions besoin pour l'amélioration de nos diverses cultures, de notre police intérieure, de notre commerce, de notre militaire, et sur-tout de notre marine et de nos manufactures. Un pareil ouvrage nous manquoit. Il sera proposé par la voie de la souscription comme les deux précédens.

L'AN III. DE L'ERE RÉPUBLICAINE.
A PARIS, chez les Marchands de Nouveautés.


472